

récente. Il fallait à l'Italie expansionniste la complicité indulgente d'une Grande-Bretagne occupée ailleurs. Il fallait à l'Italie machiavélique l'aide bienveillante d'une Grèce qui a renoncé à Smyrne, mais pour laquelle les coupoles de Byzance luisent encore comme des espoirs. Il fallait à l'Italie adriatique l'emprisonnement d'une Yougoslavie, pacifique, mais attentive. Et les traités se suivent, ouverts lorsqu'ils sont négatifs, — tel le traité albanais, — secrets quand ils sont prometteurs, comme le furent les vagues accords avec la Grèce de Pangalos, la Grande-Bretagne de Chamberlain. La Chine est aussi lointaine des terres italiennes, des convoitises italiennes que l'était en 1854 la Crimée russe du Piémont. Mussolini reprend la politique de Cavour, envoyant ses 15.000 Sardes devant Sébastopol assiégé. Le paiement fut l'unité italienne autorisée par l'Angleterre. L'armée italienne ira-t-elle figurer au siège incertain de Changhaï? En attendant, l'Italie a besoin de l'argent et du charbon de la Grande-Bretagne. Les bases navales de Rhodes s'approvisionnent. Et, devant l'Europe genevoise, d'où la Turquie s'est exclue, se pose, mandat ou conquête, le problème de l'Italie coloniale.

Jeu anglais, pion italien. — Ne jugeons pas la politique britannique. Tentons plutôt de la comprendre. Disons-le tout de suite : les précisions qu'ont apportées des journaux de Belgrade sur les entretiens de Livourne, sont pour le moins invraisemblables. Sir Austen Chamberlain aurait donné à Mussolini carte blanche dans les Balkans en échange de la coopération navale italienne. C'est bien mal connaître la politique anglaise que s'imaginer qu'elle se prête à la création d'une thalassocratie nouvelle, qui pourrait un jour lui faire con-